

Juan José Larrea
***Aux origines d'un mythe historiographique :
l'identité basque au Haut Moyen Âge***

[A stampa in *Langages et peuples d'Europe. Cristallisation des identités romanes et germaniques (VII^e-XI^e siècles)*, Toulouse-Conques 1997, a cura di M. Banniard, Toulouse 2002, pp. 129-156
© dell'autore - Distribuito in formato digitale da "Reti Medievali", www.retimedievali.it].

Aux origines littéraires d'un mythe historiographique : l'identité basque au Haut Moyen Âge¹

Juan José LARREA*

... iuxta aqua currentis, soto uno, que dicitur a
rusticis Aker Çaltua, nos possumus dicere Saltus
Ircorum².

En 1074, les rédacteurs du diplôme royal navarrais qui contient ce passage se faisaient l'écho de la distinction entre langue latine et parler vulgaire – en l'occurrence, le basque – commune à l'ensemble d'Occident. Or une main presque contemporaine ajouta une succincte glose qui fait de ce fragment le résumé parfait du devenir des statuts langagiers en pays basque au Moyen Âge. L'explication romane *Soto de Veko* fut en effet superposée à *Saltus Ircorum*³. Placée ainsi dans le volet qui correspondait à ce que « pouvaient dire » les maîtres du pouvoir et de l'écrit, cette glose annonçait la substitution du roman au latin dans les chartes et, en général, son élévation au rang de langue écrite, le basque restant confiné dans l'univers paysan. Ce critère d'ordre social nous montre l'une des limites du basque à cette époque. Il en est encore une deuxième qu'illustre un texte des archives de l'abbaye de San Salvador de Leire :

Et dono illam uineam que est in loco quem Bascones uocant Ygurai Mendico...⁴

Cette manière de se référer aux bascophones comme s'il s'agissait d'une population différente traduit la conscience du fait que le basque n'était pas

* Université du Pays Basque.

¹ Je remercie Hélène Débax, qui a révisé mon français, et Lourdes Sáenz de Castillo, dont l'aide a été précieuse pour la consultation d'une part importante de la bibliographie, ainsi que les bibliothécaires de l'Institut d'Études Augustiniennes et de l'École Normale Supérieure (Paris).

² J. Goñi, *Colección diplomática de la Catedral de Pamplona*, Pampelune, n° 27.

³ J. M. Lacarra, « El vascuence en la Edad Media », dans *Id.*, *Vasconia medieval. Historia y filología*, San Sebastián, 1957, p. 24.

⁴ A. J. Martín Duque, *Documentación medieval de Leire (siglos IX a XIII)*, Pampelune, 1983, n° 117 (an 1085) ; Lacarra, « Vascuence », p. 13.

conçu comme la seule langue maternelle du pays, encore qu'il fût très largement majoritaire. Le seconde limite scinde ainsi verticalement la société : la communauté linguistique basque cohabite avec la population romanophone des marges méridionales et de quelques milieux bilingues – notamment urbains – de l'intérieur.

Les choses sont donc relativement claires à partir des IX^e-X^e siècles. Mais qu'en était-il avant, dans le *dark age* vascon de la Basse Antiquité et du très Haut Moyen Âge ? Linguistes et historiens ont tenté d'élucider la situation des gens et de leurs langues à cette époque en s'appuyant, les uns et les autres, sur des disciplines qui ne sont pas les leurs. Faute de témoignages sur le basque entre les inscriptions de la période romaine et les mots qui commencent à percer dans les documents au X^e siècle – deux seules formes verbales sont connues avant le XIV^e siècle⁵ –, les linguistes ont dû affronter sans éléments de réponse propres deux problèmes majeurs : comment la langue qui a évolué à partir de l'aquitain a-t-elle résisté à la concurrence du latin ? quand a-t-il existé un basque commun, sachant par ailleurs que la faible séparation entre les dialectes historiquement connus implique que ce basque commun ne peut pas remonter très loin dans le temps ? La solution en a été trouvée dans le nébuleux magma tribal et étranger à la romanité que les historiens ont proposé pour les territoires basques entre le Bas Empire et les VIII^e-IX^e siècles. À partir du III^e siècle, une sorte de mystérieux reflux de la romanisation aurait permis l'expansion d'un modèle de société archaïque et indigène préservé dans les montagnes lors des beaux temps de l'Empire. La résistance active, politique, mais aussi culturelle, sociale et religieuse, face aux monarchies wisigothique et mérovingienne – des épigones des Romains – serait la conséquence naturelle de la vigueur de ce monde aux racines préromaines. C'est le barbare intérieur « issu intact du fin fond du Néolithique »⁶. L'ancêtre de la langue basque aurait alors surmonté le moment critique qu'il devait vivre aux alentours du III^e siècle et aurait véhiculé les institutions politiques indigènes – quelles qu'elles soient – dans ces siècles de résistance et de cohésion entre les territoires basques⁷.

À leur tour, les historiens ont posé les fondements essentiels de cette vision du passé basque sur un faisceau de sources de nature littéraire. Or il n'y a pas eu de vrai dialogue avec les philologues et les historiens de la culture. Bien au contraire, le petit corpus de textes contenant des allusions aux *Vascones* a été lu d'après un raisonnement aussi simple que décevant. D'un côté, on est parti d'un *a priori* selon lequel les écrivains de la Basse Antiquité auraient eu en tête

⁵ L. Michelena, *Textos arcaicos vascos*, Madrid, 1964.

⁶ M. Rouche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes (418-781). Naissance d'une région*, Paris, 1979, p. 109.

⁷ L. Michelena, « *Lenguas indígenas y lengua clásica en Hispania* », dans *Id.*, *Lengua e historia*, Madrid, 1985, p. 201-212 ; K. Zuazo, « *The Basque Country and the Basque Language : An overview of the external history of the Basque Language* », dans J. I. Hualde, J. A. Lakarra et R. L. Trask (éd.), *Towards a History of the Basque Language*, Amsterdam-Philadelphia, 1995, p. 7.

une certaine connaissance de la Vasconie réelle chaque fois qu'ils se sont référés aux Vascons. De l'autre, il a été admis qu'ils se seraient limités à traduire cette perception par une image hostile, déformée et pénétrée de mépris à cause du caractère lointain et étranger à leur horizon culturel du monde vascon. Des exemples très représentatifs de cette méthode seront trouvés dans les notes des pages qui suivent.

L'esprit d'interdisciplinarité des journées qui sont à l'origine du présent volume est sans doute la meilleure toile de fond pour une révision de cette problématique. Nous allons en fait soutenir que les hypothèses historiques fondées sur la croyance à une perception réelle des gens des Pyrénées occidentales par les auteurs des textes maintes fois allégués en ce sens ne tiennent pas. Des explications d'ordre purement littéraire rendent compte des adjectifs, des expressions et des images accordés à *Vasco* de manière plus satisfaisante et moins dépendante de conjectures non vérifiables.

Nous tenterons de montrer comment l'image de *Vasco* a été forgée. Que l'on se rassure, cependant : ce n'est pas à un exercice classique de *Quellenforschung* que nous allons nous adonner – il ne serait que superficiel par ailleurs, étant donné les limites de cette contribution. De même, nous nous garderons de disqualifier hâtivement des textes sous prétexte qu'ils s'articulent sur un lieu commun quelconque. C'est la fonction des *topoi* et des images dans le discours de chaque auteur qui nous intéresse, chaque texte étant replacé dans la filière qui relie le *Vasco* de Silius Italicus à celui de Julien de Tolède. Il convient de noter que le *Vasco* est un « barbare » assez tardif, que ce soit par rapport à ceux des lettres augustéennes ou aux Germains des invasions. Nous avons en effet affaire à des citoyens romains – et à des esclaves, bien sûr – habitant des cités dans un territoire parsemé de *terra sigillata*, de *villae*, de chaussées et de mosaïques, qui se voient accoler une image bien définie de barbare dans la littérature cinq ou six siècles après leur intégration dans l'ordre romain.

L'entrée des Vascons dans les lettres latines : de Salluste à Silius Italicus

Les Vascons n'ont guère suscité l'intérêt des historiens de la République et du premier siècle de l'Empire. Ils sont absents des mouvements de résistance au conquérant romain et alliés de Pompée contre Sertorius : Salluste et Tite-Live se bornent à faire de brèves allusions au passage et au ravitaillement des troupes dans leur territoire en 76-74 avant notre ère, lors de la première phase de la guerre civile. Plus tard, sur la frontière du Rhin, la brave et fidèle intervention des cohortes vasconnes dans un épisode de la révolte batave de 69 leur vaut la mention de Tacite⁸. Une aussi insignifiante présence dans l'historiographie correspond bien à la réalité. Depuis son incorporation pacifique au monde romain, la Vasconie menait la paisible vie provinciale

⁸ Salluste, *Hist.*, II, 93 ; Tite-Live, frag. ex. lib. XCI ; Tacite, *Hist.*, IV, 33.

d'une région peu importante de l'Occident. Seul le service des Vascons dans les troupes auxiliaires régulières pouvait les faire intervenir dans un événement d'un certain éclat.

Les géographes, eux, n'ont pas porté non plus une attention particulière à ce peuple. Strabon n'a visiblement trouvé aucun trait spécifique concernant les Vascons dans ses sources ou dans les récits de ses contemporains. Il se contente d'évoquer des faits de la guerre civile survenus dans ce territoire, de fournir des précisions sur la route qui relie Tarragone à la ville côtière vasconne d'Oeasso, et de donner l'étymologie de Pampelune – « ville de Pompée » (III, iv, 10). Ailleurs, suivant sa méthode d'organisation des informations dans des cadres territoriaux définis⁹, Strabon utilise les Vascons et les Pyrénées comme point de repère pour délimiter l'espace qu'il attribue aux peuples du nord-ouest de la péninsule, dont les Cantabres soumis peu avant la rédaction de la Géographie (III, iii, 7-8)¹⁰. En réalité, les Vascons sont très différents de ces peuples, aussi bien de par l'histoire de leur intégration dans le monde romain que de par leurs caractères sociaux, linguistiques ou religieux. On ne saurait cependant s'étonner du fait que Strabon les ait employés pour borner la région. Simplement, pour lui, comme pour Pline (IV, xx, 110), les Pyrénées prolongent les monts cantabriques.

Cette absence de relief explique que l'introduction des Vascons dans l'univers des poètes n'ait pas eu lieu chez les auteurs augustéens, mais seulement à la fin du I^{er} siècle, dans l'épopée de Silius Italicus. À l'époque de Virgile et d'Horace, les énumérations bigarrées et multicolores de peuples soumis – le thème des « catalogues de peuples » hérité de la tradition rhétorique grecque – chantent la gloire et l'étendue de l'Empire triomphant. Or, bien que leur emploi réponde au premier chef à un souci de vivacité des symboles de la domination universelle de Rome, il s'agit soit de peuples qui ont réellement mis à rude épreuve les armes romaines, soit d'ethnies qui ont laissé une empreinte quelconque dans l'imaginaire antique. Ainsi défilent dans les vers Cantabres, Scythes, Africains, Bretons, Arabes, Parthes, Daces,

⁹ P. Thollard, *Barbarie et civilisation chez Strabon. Étude critique des livres III et IV de la Géographie*, Paris, 1987, p. 65-66.

¹⁰ Il s'agit du fameux tableau des mœurs que Strabon se plaît à attribuer à ces montagnards. Rappelons que les notions qui étayent ce tableau – déterminisme géographique, idée de progrès et d'attraction de la civilisation, justification de l'action des troupes – se trouvent parmi les mieux éclairées par les analyses de la logique du discours de Strabon. Voir par exemple P. Le Roux, *L'armée romaine et l'organisation des provinces ibériques d'Auguste à l'invasion de 409*, Paris, 1982, p. 78-80 ; E. Ch. L. Van der Vliet, « L'ethnographie de Strabon : idéologie ou tradition », dans *Strabone. Contributi allo studio della personalità e dell'opera*, F. Prontena (éd.), Perugia, 1984, t. 1, p. 43-44 ; D. Plácido, « Estrabón III : el territorio hispano, la geografía griega y el imperialismo romano », *Habis*, 18-19, 1987-1988, p. 243-256 ; Thollard, *Barbarie*, § 1 ; A. Duplá, M. Ochoa et C. Ortiz de Urbina, « Civilización y barbarie en la historiografía republicana : el caso de Hispania y los pueblos del Norte », dans *II Congreso Mundial Vasco, Congreso de Historia de Euskal Herria. Bilbao, 1987*, S. Sebastián, 1988, t. 1, p. 163-172.

Germain...¹¹ Les anodins Vascons n'ont pas mérité leur place parmi ceux-ci. Ils devront attendre que Silius Italicus engage de nombreux peuples ibériques dans l'armée d'Hannibal, suivant, outre des considérations poétiques, le goût de son époque pour l'érudition¹². Il est intéressant de remarquer que tout en habitant un haut lieu de l'Ibérie légendaire de la tradition hellénistique comme les Pyrénées, théâtre de récits merveilleux et des audaces carthaginoises¹³, les Vascons n'ont droit qu'à une image terne et fade chez Silius Italicus. En témoigne le vif contraste que l'on observe dans le dénombrement des troupes puniques du livre III : le Cantabre est indomptable, infatigable et voué dès sa naissance au combat ; l'Astur, écuyer de Memnon, monte son petit coursier aux ordres de son chef Cydnus ; à côté d'eux, le Vascon fait bien piètre figure, qui n'est signalé que par son ignorance de l'utilisation du casque – *Vasco, insuetus galeae* (III, 326-358). Dans un autre passage, Silius Italicus le qualifie de *levis* (X, 15). L'une et l'autre sont des caractérisations banales. Avant que l'éloge de la légèreté ne soit donné aux Vascons, il avait été accordé aux Lusitaniens par Poseidonius, aux Vettons par Lucaïn, aux combattants ibériques en général par Strabon...¹⁴ C'est en ce dernier sens que Silius Italicus l'emploie ailleurs (IX, 230). La *levitas* est aussi le défaut qui convient aux Espagnols selon Tite-Live, encore qu'il se réfère à l'imprévisibilité de leur caractère¹⁵. Enfin, la *levis armatura* est employée par les troupes auxiliaires – dont celles des Vascons – à l'époque de la composition du poème.

Bien évidemment, le *Vasco* des *Punica* est encore loin de la bête des auteurs du Haut Moyen Âge. Or le choix de Silius Italicus n'en a pas moins entraîné deux conséquences décisives pour notre problématique. D'une part, il a octroyé aux Vascons le droit de cité dans la poésie¹⁶. De l'autre, *Vasco* est présenté aux côtés d'un ethnonyme on ne peut plus riche en résonances

¹¹ F. Christ, *Die römische Weltherrschaft in der antiken Dichtung*, Stuttgart-Berlin, 1938, p. 29-36. Voir aussi, Y.-A. Dauge, *Le Barbare*, Bruxelles, 1981, chap. 4 et en particulier p. 159-162.

¹² P. Miniconi et G. Devallet, dans l'introduction à leur édition Silius Italicus, *La guerre punique. Livres I-IV*, Paris, 1979, p. LXXV. Voir aussi, Dauge, *Barbare*, p. 230-231. Quant au fond historique, les peuples du nord ibérique ne combattirent pas avec Hannibal : cf. J. González Echegaray, *Los Cantabros*, Santander, 1993, p. 131.

¹³ J. M. Blázquez, « El papel de los Pirineos según las fuentes clásicas », dans *Congreso Internacional Historia de los Pirineos, Cervera 1988*, E. Ripoll et M. F. Ladero (éd.), t. 1, Madrid, 1991, p. 37-75 ; R. López, « El mito de Pirene y los Pirineos », dans *Ibid.*, p. 345-357 ; A. Saumell, « "Pirene" en la historia i mitología gregues », dans *Ibid.*, p. 419-432 ; J. Caro Baroja, *Sobre el mundo ibérico-pirenaico*, San Sebastián, 1988, § 1.

¹⁴ F. Bleiching, *Spanische Landes- und Volkskunde bei Silius Italicus*, Landau-Pfalz, 1928, p. 35.

¹⁵ Dauge, *Barbare*, p. 174-175.

¹⁶ Juvénal (*Sat.* XV, 93-104 et 113-115) aussi mentionne les Vascons. Afin de mieux dénigrer les Égyptiens qu'il qualifie de sanguinaires, Juvénal compare le cannibalisme de ceux-ci à l'épisode d'anthropophagie qui serait survenu chez les Vascons de Calahorra lorsque cette ville était assiégée par les Romains vers 72 av. J.-C. Le cannibalisme du *nobilis populus* des Vascons (113) était justifié, soutient Juvénal, par le désespoir qu'entraîne un siège prolongé et atroce. En tout cas, il s'agit d'une allusion sans suite dans le corpus littéraire relatif à ce peuple.

épiques : Cantabre. Dans le recensement des troupes qui précède la bataille de Cannes, comme dans deux scènes de combat, *Cantaber* se trouve soit dans le même vers que *Vasco*, soit dans le vers suivant (V, 197 ; IX, 232 ; X, 15-16). La logique de cette association n'est pas difficile à saisir. Dans l'esprit de Silius Italicus, qui s'inspire de Strabon et de Pline, mais sur ce point très particulièrement de Varron, les Pyrénées s'étendent jusqu'en Galice¹⁷; aussi le chef des Astures peut-il parcourir pendant ses chasses les promontoires pyrénéens (III, 338). Les *Vascones* sont ainsi censés partager avec les Cantabres et les Astures les montagnes du bout du monde, les frontières ultimes d'Occident¹⁸. Faut-il rappeler l'ardeur guerrière qui est attribuée aux Cantabres depuis Horace¹⁹ ? Lorsque les images ethniques créées à l'époque augustéenne furent réduites à l'état de figures rhétoriques, les Cantabres restèrent toujours, on le sait, féroces et frontaliers de l'Empire dans la littérature²⁰. Paradoxalement, un peuple comme celui des Vascons, qui collabora, semble-t-il, avec le conquérant, devint dans la poésie l'habitant d'un espace très marqué dans l'imaginaire antique et le compagnon du symbole de la résistance indomptable face à Rome.

Vers le Vascon féroce : le IV^e siècle circumpyrénéen

R. Étienne et J. Fontaine ont mis en pleine lumière l'existence d'une brillante aire de culture circumpyrénéenne qui s'étendait de l'Èbre à la Garonne à l'âge théodosien. C'est notamment le second qui a souligné la vitalité intellectuelle de la région qui vit naître les trois poètes majeurs de l'Occident latin de la fin du IV^e siècle, Ausone de Bordeaux, Paulin de Nole et Prudence de Calahorra. Tous trois appartinrent en effet à la communauté de culture et de style de vie propre à une aristocratie provinciale qui sut concilier son horizon régional avec la participation, au plus haut niveau, aux destins de l'Empire²¹. La Vasconie étant au cœur de cette région et traversée par son axe

¹⁷ Miniconi-Devallet, *Punique*, p. LXXV-LXXVI ; Pérez, « Pompeyo y los Pirineos », dans *Congreso Pirineos*, p. 370.

¹⁸ Silius Italicus, *Punica* 235 et 332 ; Christ, *Weltherrschaft*, p. 33.

¹⁹ *Carm.* II, 11, par exemple. Voir M. A. Marcos, « Un enfoque crítico sobre los textos antiguos de la Cantabria romana », *Studia Historica. Historia Antigua*, t. 6, 1988, p. 85-93.

²⁰ Sur la fossilisation des « catalogues de peuples », Christ, *Weltherrschaft*, p. 43-45. Sur les valeurs littéraires de *Cantaber*, *Astur*, *Vasco*, M. C. Díaz y Díaz (*Libros y librerías en la Rioja altomedieval*, Logroño, 1991, p. 11) a fait des suggestions lumineuses. Pour ce qui est du déplacement des vieux *topoi* hellénistiques sur les habitants d'Ibérie – des montagnards irréductibles, brigands et sauvages – qui a lieu au fur et à mesure que le front de conquête romain avance, jusqu'à leur fixation dans les montagnes du nord-ouest, voir le beau livre de F. J. Gómez, A. Pérez et M. Vallejo, *La imagen de España en la Antigüedad clásica*, Madrid, 1995, p. 9-38, 116-136.

²¹ R. Étienne, « Ausone et l'Espagne », dans *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à J. Carcopino*, Paris, 1966, p. 319 ; *Id.*, « Ausone ou les ambitions d'un notable aquitain », dans R. Étienne, S. Preste et L. Desgraves, *Ausone, humaniste aquitain*, Bordeaux, 1986, p. 1-90 ; J. Fontaine, « Valeurs antiques et valeurs chrétiennes dans la spiritualité des grands

de communication principal, nul ne sera surpris qu'elle perce quelque peu dans les écrits de ces auteurs²². C'est en fait chez Paulin de Nole que l'on retrouve pour la première fois *barbarus* ou *ferox* spécifiquement associés à *Vasco*. Puisqu'il s'agit d'un Aquitain, la tentation est grande d'y voir un témoignage fiable de la réalité des Pyrénées occidentales. L'erreur serait pourtant d'oublier que nous restons dans le monde des poètes.

Dans la célèbre correspondance (390-394) qui scelle la rupture de l'amitié entre Ausone et Paulin, le premier peste contre l'Espagne qui lui a arraché son ami et se lamente amèrement de l'absence de réponse à ses missives. En bon représentant de la poésie de tradition rhétorique, l'Espagne hostile d'Ausone est un agrégat de souvenirs livresques : Hannibal, Sertorius, la Pharsale, Quintilien, Martial...²³ Ausone se demande si le contact de Paulin avec les auberges enneigées des Pyrénées et la forêt du Vascon n'ont pas conduit ce dernier à oublier son éducation soignée et le ciel d'Aquitaine. Les cols pyrénéens – comme l'Espagne désolée qu'il dépeint – peuvent vraisemblablement représenter pour Ausone le repoussant refuge ascétique qu'il croit voir dans le choix vital de son ami²⁴. Ils n'en sont pas moins la barrière qui le sépare de Paulin et le symbole du voyage – physique, mais aussi spirituel – que ce dernier a entrepris et que le rhéteur bordelais déplore. Dans sa réponse, Paulin accuse le coup et se plaint de l'emploi de la satire caustique par quelqu'un qu'il considère comme un père. Or, en dépit de ses déclarations de principe sur l'abandon de la poésie profane en faveur du Christ, Paulin ne dédaigne pas les fins plaisirs intellectuels qu'il partage avec le vieux rhéteur²⁵. Qu'on prétende qu'il vive dans la forêt du Vascon et les auberges des montagnes l'étonne : il habite des villes magnifiques, en fait. Il

propriétaires terriens à la fin du IV^e siècle occidental », dans *Id.*, *Études sur la poésie latine tardive d'Ausone à Prudence*, Paris, 1980 [1972], p. 574, 587-588 et 595 ; *Id.*, « Société et culture chrétiennes sur l'aire circumpyrénéenne au siècle de Théodose », dans *Ibid.* [1974], p. 247 et 253-257.

²² C'est aussi vers la fin du IV^e siècle que l'*Historia Augusta* (*Alex. Sev.*, XXVII, 6) se fait l'écho de la renommée dont auraient joui les devins vascons. En dépit des tentatives pour mettre en rapport ce texte avec les allusions de Prudence aux vestiges païens du milieu rural ou à l'ancien paganisme vascon – voire avec l'activité de Paulin de Nole en Espagne (!) – (J. J. Sayas, « Los adivinos vascones y la *Historia Augusta* », dans *Id.*, *Los vascos en la Antigüedad*, Madrid, 1994 [1985], p. 277-278), il s'agit d'une mention isolée sans précédents et sans suite dans le corpus littéraire qui nous occupe.

²³ Pour le contexte des lettres en question et pour celles d'Ausone en particulier, Étienne, « Ausone », p. 319-332 ; Fontaine, « Valeurs », p. 579-580 ; *Id.*, « Société », p. 251-253 ; H. Isbell, « Decimus Magnus Ausonius : The Poet and His World », dans J. W. Binns (éd.), *Latin Literature of the Fourth Century*, Londres-Boston, 1974, p. 50-53 ; J. Szövérfy, *Weltliche Dichtungen des lateinischen Mittelalters. Ein Handbuch. I*, Berlin, 1970, p. 137-153 ; J. Arce, *El último siglo de la España romana (284-409)*, Madrid, 1986 [réimp. 1994], p. 87-88.

²⁴ S. Pricoco, « *Sepositus μὸνᾶχῶ ἐνὶ ρυρῆ* (Aus. Ep. 6, 23 Prete) », dans *La poesia tardoantica : tra retorica, teologia e politica*, Messina, 1984, p. 302.

²⁵ P. Fabre, *Saint Paulin de Nole et l'amitié chrétienne*, Paris, 1949, p. 36.

reprënd cependant le thème d'Ausone²⁶, car l'allusion aux auberges pyrénéennes lui donne un prétexte pour évoquer une ode qu'Horace adressa, comme Paulin le fait, à un poète²⁷. Horace développe une variation sur le sujet de la force surnaturelle de la vertu, auquel il ajoute l'amour d'une femme²⁸. Naturellement, c'est le premier aspect qui étaye la digression de Paulin²⁹ :

Integer uitae scelerisque purus
non eget Mauris iaculis neque arcu
nec uenenatis grauida sagittis,
Fusce, pharetra,

siue per Syrtis iter aestuosas
siue facturur per inhospitalem
Caucasum uel quae loca fabulosus
lambit Hydaspes.

Namque me silua lupus in Sabina,
dum meam canto Lalagen et ultra
terminum curis uagor expeditis,
fugit inermem,

(...)

Pone me pigris ubi nulla campis
arbor aestiua recreatur aura,
quod latus mundi nebulae malusque
Iuppiter urget ;

pone sub curru nimium propinqui
solis in terra domibus negata :
dulce ridentem Lalagen amabo,
dulce loquentem.

(Horace, *Carm.*, I, xxii, 1-12 et 17-23)

Sed fuerit fortuna iugis habitasse latronum :
Num lare barbarico rigui mutatus in ipsos,
Inter quos habui, socia feritate colonos ?
Non recipit mens pura malum neque leuibus haerent
Inspersae fibris maculae : si Vascone saltu
Quisquis agit purus sceleris uitam, integer aequè
Nulla ab inhumano morum contagia ducit
Hospite. sed mihi cur sit ab illo nomine crimen,
Qui diuersa colo, ut colui, loca iuncta superbis

²⁶ Cf. Fontaine, « Société », p. 252.

²⁷ Identification établie par G. Hartel dans son édition des *Carmina* de Paulin de Nole (CSEL : 30), 1894, p. 381.

²⁸ J. Juan, notes à *Horacio. Carmina-Odas*, Barcelone, 1987, p. 3.

²⁹ Cf. W. H. C. Frend, « The Two Worlds of Paulinus of Nola », dans *Latin Literature*, p. 107.

Vrbibus et laetis hominum celeberrima cultis ?
Ac si Vasconicis mihi uita fuisset in oris,
Cur non more meo potius formata ferinos
Poneret, in nostros migrans, gens barbara ritus ?
(Paulin, *Ep.* x, 208-220)

Peu important les montagnards à Paulin ou à Ausone. Ils ne sont que le prétexte d'une fiction littéraire qui renvoie à Horace – et à Lactance, qui avait développé un thème similaire à partir du même poème³⁰. Certes, Paulin n'en accorde pas moins aux gens des Pyrénées des titres forts, comme barbare, inhumain, brigand ou féroce. Mais faut-il voir une réalité particulière sous ces mots ? D'entrée de jeu, il est évident que l'artifice exige que les traits négatifs destinés à rehausser par voie de contraste l'homme « irréprochable en sa vie et pur de crime » soient outrés. En second lieu, Paulin évoque des brigands et des montagnards. Il se peut que des larrons guettent les routes des Pyrénées occidentales. La *latrociniorum rabies (...)* *obseruans celebres uias*³¹ est en effet bien connue à cette époque. Or même si les bois pyrénéens ne cachaient aucun bandit, Paulin pourrait parfaitement s'y référer sans qu'aucun excès poétique puisse lui être reproché : bandit et berger, ne sont-ils pas des synonymes dans la pensée des gouvernants (*Cod. Th.* IX, xxx, 2 et 5 ; xxxi, 1) et des écrivains du Bas Empire³² ? En outre, la montagne constitue pour l'imaginaire antique, on le sait, le réservoir de la sauvagerie par excellence, voire la représentation vivante des Romains avant qu'ils ne reçussent le don de la civilisation³³. Dans un autre passage du poème, Paulin dépeint d'autres habitants des Pyrénées, les Bigourdans, d'après deux traits chargés de signification depuis Virgile : comme demeure, ils ont des cabanes ; comme habillement, ils se couvrent de peaux³⁴. Voici deux symboles de l'état primitif de l'homme, censés rester toujours visibles tant chez les montagnards que chez les barbares *stricto sensu*. Si l'évocation des hors-la-loi suffit donc à autoriser un poète à employer les termes qui nous occupent, la montagne légitime à elle seule tant le qualificatif de larrons que le thème de la barbarie³⁵.

³⁰ Lactance, *Diuin. inst.*, V, xvii, 18 sq.

³¹ Ammianus Marcellinus, XXVIII, ii, 10.

³² *is cum inter pastores latrocinaretur (...)* *urbem exiguam in Palatino monte constituit...* (Eutrope, *Breviarium ab urbe condita*, I, 1. Éd. H. Droysen, MGH, AA, II). Texte allégué par R. Van Dam, *Leadership and Community in Late Antique Gaul*, Univ. of California Press, 1985, p. 18.

³³ Ch. Wickham, « Pastoralism and underdevelopment in the early Middle Ages », dans *Id.*, *Land and Power. Studies in Italian and European Social History, 400-1200*, Londres, 1994, [1983], p. 121 ; Van Dam, *Leadership*, p. 18.

³⁴ *Nigrantesne casas et texta mapalia culmo / Dignaue pellitis habitas deserta Bigerris ?* (245-246). Cf. *Georg.* I, 317 et III, 339-343 ; *Aen.* V, 37 ; VIII, 368. Cf. Van Dam, p. 18 ; H. A. Gärtner, « Rome et les Barbares dans la poésie latine au temps d'Augustin : Rutilius Namatianus et Prudence », *Ktema*, 9, 1984, p. 115 ; A. Lovejoy et O. Boas, *Primitivism and Related Ideas in Antiquity*, Baltimore, 1935, p. 288-290 et 315-344.

³⁵ J. Caro Baroja (*Los Pueblos del Norte*, San Sebastián, 1973 [1943], p. 127-128) voulait voir dans les vers de Paulin le témoignage de l'existence du « brigandage de tribu » tel que l'avait défini

Il convient enfin de remarquer que la notion de barbarie sous-jacente à ce poème est associée à l'idée de rusticité et d'inculture plutôt qu'à celle d'exotisme. Les barbares de Paulin sont susceptibles de se libérer de leur condition grâce à l'instruction³⁶, tout comme Prudence lie les « usages farouches » à la « rusticité stupide »³⁷ : pareille conception répond aux valeurs profondes que J. Fontaine a montrées dans l'esprit de leurs œuvres³⁸. Bref, que Paulin veuille se référer à l'image réelle qu'il a des montagnards des Pyrénées occidentales n'est guère probable. Et même si, à la limite, on admettait qu'il le fait, il ne parle que de brigands et d'hommes ignorants et primitifs comme il en existe partout.

L'emploi de *Vasco* par Prudence, dont l'œuvre foisonne d'allusions à la poésie d'Ausone et de Paulin³⁹, ne fait que corroborer notre analyse. Il s'avère en effet que cet ethnonyme était encore dépourvu de contenu péjoratif, et donc que Paulin avait en tête la notion de montagnard, la « vasconité » des protagonistes de son artifice n'étant qu'une circonstance secondaire. Est-il d'indice plus probant en ce sens que le fait que Prudence n'éprouve aucun embarras à se considérer lui-même Vascon ? J. Fontaine l'a fort bien vu⁴⁰.

M. Rostovtzeff. A. Barbero et M. Vigil (« Sobre los orígenes sociales de la Reconquista : cántabros y vascones desde fines del Imperio Romano hasta la invasión musulmana », dans *Id.*, *Sobre los orígenes sociales de la Reconquista*, Barcelone, 1974 [1965], p. 27) en ont déduit que les gens de la région vivaient dans des conditions socio-économiques très similaires à celles du temps d'Auguste. J. M. Blázquez (« Conflicto y cambio en Hispania durante el siglo IV », dans *Transformations et conflits au IV^e s. ap. J.C.*, Bordeaux 1970, Bonn, 1978, p. 55) a affirmé que la lettre de Paulin offre d'importantes informations sur la situation économique et sociale des Vascons. Il en est encore qui ont prétendu que Paulin s'engagea dans une sorte de mission auprès des montagnards des Pyrénées ! (Sayas, « Adivinos », p. 277 ; *Id.*, « Paganismo y cristianismo entre los vascones, una cuestión debatida », dans *Id.*, *Vascos*, [1989], p. 283 ; *Id.*, « Algunas consideraciones sobre la cristianización de los vascones », *Príncipe de Viana*, t. 46, 1985, p. 51 sq.)

³⁶ *Sint multa locorum, / Multa hominum studiis inculta, expertia legum, / Quae regio agresti ritu caret ?* (199-201).

³⁷ *Nam quid rusticitas non crederet indomitorum / stulta uirum, pecudes inter ritusque ferinos* (Prudence, *Sym.* I, 79-80).

³⁸ Fontaine, « Valeurs », p. 585.

³⁹ Fontaine, « Société », p. 256 ; *Id.*, « Le mélange des genres dans la poésie de Prudence », dans *Id.*, *Études sur la poésie tardive d'Ausone à Prudence*, Paris, 1980, p. 759 ; J. L. Charlet, « Prudence et la Bible », *Recherches Augustiniennes*, 18, 1983, p. 121 ; *Id.*, « Prudence lecteur de Paulin de Nole. À propos du 23^e quatrain du Dittochaeon », *Revue des Études Augustiniennes*, 21, 1975, p. 54-62.

⁴⁰ J. Fontaine, « Romanité », p. 316. Quelques observations contenues dans cet article doivent cependant être nuancées. Bien que Fontaine (*Ibid.* p. 304-306 et 316-318) exprime ses réserves à l'égard de l'utilisation des témoignages poétiques d'Ausone, Paulin et Prudence par A. Barbero, M. Vigil et J. M. Blázquez, il ne tend pas moins à concilier ses analyses avec quelques points des thèses de ces auteurs, parmi lesquels le paganisme tenace des Vascons, les survivances tribales ou le *limes* dressé contre les peuples du Nord. Pareilles idées étaient admises pratiquement par tous à l'époque, ne l'oublions pas. Mais Fontaine (« Romanité », p. 305 et 317 ; *Id.*, « Société », p. 260) commet une erreur quand il présente Calahorra dans un territoire peuplé de Vascons fidèles à l'organisation tribale et parlant une langue différente de

Calagurritain⁴¹, Prudence est originaire d'une cité riveraine de l'Èbre qui avait été affectée aux Vascons dans les premiers temps de la domination romaine. Certes, au IV^e siècle, cette affirmation de son origine vasconne est plus littéraire et érudite que réelle, la région s'organisant depuis longtemps, comme ailleurs, en fonction des cités et non des anciens peuples. Mais c'est le contenu poétique de *Vasco* qui nous intéresse.

L'hymne en honneur d'Émétérius et Chelidonius, les deux militaires martyrisés à Calahorra, contient une aigre apostrophe que Prudence dédie à ses compatriotes du temps des persécutions⁴² :

Vidit hoc conuentus adstans, ipse uidit carnifex,
et manum repressit haerens ac stupore obpalluit ;
sed tamen peregit ictum, ne periret gloria.

Iamne credis, bruta⁴³ quondam Vasconum gentilitas,
quam sacrum crudelis error immolarit sanguinem ?
credis in Deum relatos hostiarum spiritus ?

(*Per.* I, 91-96)

En revanche, quand le poète se situe au présent, il associe *Vasco* à une idée qui lui est très chère : les gens de la Tarraconaise formeraient une communauté privilégiée par la présence de nombreux martyrs. Les Pyrénées et l'Èbre, les deux éléments majeurs du territoire, jouent souvent le rôle de symboles d'une terre sanctifiée dans les temps héroïques du christianisme⁴⁴. Non seulement rien n'empêche de voir les Vascons parmi les « peuples des terres pyrénéennes » (*Per.* VI, 146-147) placés sous un tel patronage, mais de plus, l'Èbre, haut lieu de la géographie affective de Prudence, est explicitement dit vascon dans l'hymne consacré à saint Laurent :

celle de Prudence. Sur la limite méridionale de la Vasconie classique, Calahorra est dans une zone de langue latine aussi christianisée que le reste de la vallée de l'Èbre au Bas-Empire. Si Prudence a observé des survivances païennes chez les hommes de ses domaines – où que soient ceux-ci –, rien n'indique qu'il s'agisse de phénomènes différents de ceux que Fontaine (« Valeurs », p. 590 ; « Société », p. 269-270) signale ailleurs en Tarraconaise, en Gaule ou en Galice. D'autre part, que *Vasco Hiberus* soit une allusion au monde sauvage des Vascons qui s'interposerait entre Prudence et Rome est infirmé par l'emploi de *Hiberus* et de *Pyrenas* que Fontaine (« Romanité », p. 312-313) a mis en valeur dans l'œuvre de Prudence.

⁴¹ I. Rodríguez, « Introduction générale » à Aurelio Prudencio, *Obras completas*, J. Guillén et I. Rodríguez (éd.), Madrid, 1950, p. 4-17.

⁴² *Ibid.*, p. 8 et 13.

⁴³ L'emploi de *brutus* pour se référer au paganisme des Calagurritains du temps des persécutions est parfaitement cohérent chez Prudence. Il l'applique aux gentils qui, avant de connaître la lumière du christianisme, sont plus proches des bêtes que des hommes en ce sens qu'ils ne tiennent qu'à leurs instincts : cf. J.-L. Charlet, « Prudence et la Bible », *Recherches Augustiniennes*, t. 18, 1983, p. 109.

⁴⁴ Fontaine, « Romanité », p. 312.

O ter quaterque et septies
 beatus urbis incola
 qui te ac tuorum comminus
 sedem celebrat ossuum,

cui propter aduolui licet,
 qui fletibus spargit locum,
 qui pectus in terram premit,
 qui uota fundit murmure !

Nos Vasco Hiberus diuidit
 binis remotos Alpibus
 trans Cottianorum iuga
 trans et Pyrenas ninguidos.

(Per. II, 529-540)

Dans les panégyriques de Venance Fortunat : Vasco se rapproche de l'histoire

Après la fin soudaine de l'âge théodosien en Aquitaine et en Espagne, la figure littéraire de Vasco reste, à ce que nous savons, presque deux siècles inutilisée par les poètes⁴⁵. C'est un bon connaisseur des classiques, Venance Fortunat, qui la réintroduit dans trois de ses compositions. Celles-ci appartiennent à la partie de l'œuvre de Fortunat dans laquelle il montre plutôt sa maîtrise de la formation rhétorique reçue à Ravenne, que son talent de vrai poète.

L'envoi à Poitiers de la relique de la Sainte-Croix offerte par la cour byzantine en 569 est à l'origine de la *gratiarum actio* adressée à l'empereur Justin et à Sophie. Dans ce petit poème, où le ton religieux et le panégyrique se conjuguent, la première mention des Vascons fait partie d'une pratique rhétorique on ne peut plus usitée : l'énumération des peuples et des rivières qui illustrent le *consensus uniuersorum* cristallisé autour de l'empereur⁴⁶. En l'occurrence, Galiciens, Vascons, Cantabres et Bretons représentent l'extrême Occident qui exalte la restauration de l'autorité du concile de Chalcédoine par Justin :

hoc Rhodanus, Rhenus, Hister et Albis agit. / axe sub occiduo audivit Gallicia
 factum, / Vascone vicino Cantaber ista refert. / currit ad extremas fidei pia fabula
 gentes / et trans Oceanum terra Britannia favet (*Ad Iustinum et Sophiam Augustos*,
 App. II, 28-32).

⁴⁵ Les Vascons figurent cependant dans les listes de peuples qui circulent depuis le III^e siècle, dont le *Liber Generationis*, I, 215 (éd. Th. Mommsen, MGH, AA, IX).

⁴⁶ J. W. George, *Venantius Fortunatus. A Latin Poet in Merovingian Gaul*, Oxford, 1992, p. 66. En général, commentaire du poème, p. 62-67 ; Szövérfy, *Dichtungen*, p. 229-232.

Bien dans le goût de Fortunat, le passage est transparent et pourrait dépendre de Silius Italicus⁴⁷. Nous y retrouvons aussi la vieille erreur géographique qui situe les Cantabres et les Astures dans les Pyrénées⁴⁸. Florus (II, 33) ou Orose (I, 73) se trouvent parmi les transmetteurs de cette idée, mais on soulignera en particulier Claudien, dont l'influence sur Fortunat est considérable. Dans sa *Laus Serenae* (*Carm. min.*, XXX, 74-78), Claudien réunit les images de Silius Italicus et les traditions hellénistiques relatives aux Pyrénées.

Ad Iustinum et Sophiam Augustos contient encore deux énumérations de peuples. La première met en place des ethnonymes largement utilisés depuis l'âge augustéen. Certains se répètent ailleurs dans l'œuvre de Fortunat, alors que d'autres – Dalmate et Thessalien – viennent compléter le tableau des pays gouvernés par Constantinople : *Thrax Italus Scythia Phryx Dacata Dalmata Thessalus Afer* (*App. II*, 45)⁴⁹. Dans les vers consacrés à l'éloge de Sophie, la seconde énumération se réfère à nouveau à des peuples d'Occident :

Ortus et Occasus militat ore tibi. / illinc Romanus, hinc laudes barbarus ipse, /
 Germanus Batavus Vasco Britannus agit (*App. II*, 82-84).

S'adressant au couple impérial de Constantinople depuis la Gaule mérovingienne, Fortunat insiste sur les notions d'Orient et d'Occident, qui se répètent à quatre reprises dans un poème de cent vers⁵⁰. Dans ce passage, il oppose les terres ultimes de l'ancienne *pars occidentalis* aux sujets de l'Empire d'Orient. Outre d'éventuels souvenirs tacitéens⁵¹, la mention des quatre peuples en question est cohérente avec la signification que Fortunat leur accorde dans d'autres parties son œuvre⁵². Par ailleurs, le qualificatif de

⁴⁷ Poète qui met aussi en valeur *Cantaber* et *Astur* en tant que représentants des confins du monde : *Pun. III*, 325-326 et 332-334.

⁴⁸ P. Gautier Dalché, « L'image des Pyrénées au Moyen Âge », dans *Frontières et espaces pyrénéens au Moyen Âge*, Ph. Sénac (éd.), Perpignan, 1992, p. 17-18.

⁴⁹ S. Blomgren, *Studia Fortunatiana*, Uppsala, 1934, t. 2, p. 92-93.

⁵⁰ C'est un jeu courant dans l'œuvre de Fortunat : Blomgren, *Fortunatiana*, p. 90.

⁵¹ Germains, Bataves et Bretons sont omniprésents dans les *Histoires* de Tacite. Au quatrième livre, on les retrouve avec les Vascons, encore que ceux-ci fassent preuve de dévouement envers Rome en agissant contre le soulèvement des auxiliaires bataves. Si notre conjecture s'avérait, ce serait un beau paradoxe que celui de voir la fidélité des cohortes vasconnes poétiquement récompensée par le titre de « barbare » et l'alignement aux côtés des rebelles ! Sur la connaissance de Tacite dans la Basse Antiquité, P. Willeumier, « Introduction » à son édition de Tacite, *Annales. Livres I-III*, Paris, 1978, p. 51 ; B. Baldwin, « Tacitus, the Panegyrici Latini, and the Historia Augusta », *Eranos*, 78, 1980, p. 175-176, avec un exemple de l'emploi de Tacite par les rhéteurs des *Panégyriques Latins* ; George, *Fortunatus*, p. 60.

⁵² Les Bretons en tant que représentants de l'extrémité du monde sont cités depuis Horace (*Carm. I*, xxxv, 29-30) ; chez Fortunat, voir Blomgren, *Fortunatiana*, p. 93. Dans le but d'embrasser tout l'Occident wisigothique et mérovingien, les Bataves, associés aux rivières Waal – affluent gauche du Rhin – et Rhin, ont été opposés par Fortunat à l'Espagne représentée par le Tage, le Bétis et l'Èbre (*Carm. VI*, v, 347-350) ; on peut aussi évoquer Orose, *Hist. I*, 75-78 pour la valeur géographique du couple Bretons-Bataves. Les sens de *Vasco* s'explique par la mention précédente dans ce même poème. Enfin, A. Chastagnol (« La

barbare s'explique aisément comme antithèse naturelle de « Romain ». Rien n'interdit en fait dans la poésie que les peuples de l'Empire continuent d'être dits barbares, implicitement ou explicitement, plusieurs siècles après leur romanisation⁵³. Qui reprocherait à Fortunat de classer par exemple les Ibères avec les Indiens, les Arabes, les Goths, les Thraces, les Perses et les Africains (VM, II, 74), ou les Espagnols aux côtés des Maures, des Perses et des Bretons (Carm. X, vii, 8)⁵⁴ ?

La pièce suivante est le célèbre panégyrique composé en honneur de Chilpéric à l'occasion du concile de Berny-Rivière en 580⁵⁵. Exercice de basse flatterie selon l'avis traditionnel⁵⁶, ou démonstration brillante du génie du poète, qui sait surmonter l'épreuve de la louange d'une royauté sans grandeur, d'après de nouvelles vues⁵⁷, Fortunat se révèle en tout cas bon connaisseur du canevas séculaire du *basilikos logos*. Or là où ce modèle exige de faire l'éloge de la défense du peuple contre l'ennemi extérieur, Fortunat est confronté à l'absence de campagnes militaires qui méritent d'être chantées. Il s'en tire en faisant appel au souvenir de Clotaire I^{er}, dont l'activité guerrière est plus digne que celle de son fils, à l'énumération de peuples et à un vieux *topos* des panégyriques impériaux :

quem Geta, Vasco tremunt, Danus, Euthio, Saxo, Britannus, / cum patre quos acie
te domitasse patet. / terror [es] extremis Fresonibus atque Suebis, / qui neque bella
parant, sed tua frena rogant (Carm. IX, i, 73-76).

Il est bien connu que, d'après les règles du genre – *licentiosum et lasciviosum genus dicendi in laudibus regum*⁵⁸ –, la fidélité aux faits, fût-ce sous la forme d'un souvenir nébuleux, n'est nullement exigible⁵⁹. Fortunat n'a pas de quoi éprouver le moindre embarras à assurer que la renommée de Chilpéric a atteint l'Océan Indien (19), voire à faire du souverain le vainqueur de peuples dont on peut même douter de l'existence réelle⁶⁰. Il est impossible de trancher si l'allusion aux Vascons est, comme la mention des Goths, le souvenir de

signification géographique et ethnique des mots *Germani* et *Germania* dans les sources latines », *Ktema*, 9, 1984, p. 100-101) a montré que *Germania* et *Germani* se rapportent chez Salvien, Sidoine Apollinaire ou Cassiodore aux provinces romaines de Germanie.

⁵³ Christ, *Weltherrschaft*, p. 43.

⁵⁴ Barbero et Vigil (« Origenes », p. 51) veulent pourtant voir dans les énumérations de Fortunat qui mentionnent les Vascons des témoignages historiques de la situation politique du nord de la péninsule ibérique au VI^e siècle.

⁵⁵ Commentaire et traduction anglaise du poème par George, *Fortunatus*, p. 48 sq. et 198 sq.

⁵⁶ Szövérfy, *Dichtungen*, p. 261-261 (il recueille l'avis de Tardi).

⁵⁷ M. Reydellet, « Tradition et nouveauté dans les *carmina* de Fortunat », dans *Venantio Fortunato tra Italia e Francia. Atti del convegno internazionale di studi*. Maggio 1990, Treviso, 1993, p. 92-95.

⁵⁸ Isidore, *Etym.*, VI, 8.

⁵⁹ A. Cameron, *Claudian. Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, 1970, p. 96-97 et 346.

⁶⁰ La patrie des Euthions, est-elle l'île d'Euthia que Plinie (NH, IV, 72) situe en face de la côte de la Thessalie ?

l'irruption franque en Tarraconaise en 541⁶¹, ou bien s'il ne s'agit que d'évoquer les Pyrénées. Considérons les Suèves que Chilpéric est censé terrifier : le poète, se fait-il l'écho d'un incident survenu en 580, lorsque Chilpéric fit arrêter une ambassade envoyée par le roi suève Miro à Gontran de Burgondie ? Veut-il faire représenter par les Suèves et les Frisons l'ensemble de l'Occident germanique ? Reprend-il tout simplement le vers de Lucain (II, 51) qu'Isidore utilisera plus tard pour illustrer l'origine des Suèves *ab extremo aquilone* (*Etym.* IX, ii, 98) ?

Il convient néanmoins de retenir les deux derniers vers que nous avons reproduits. Fortunat emploie un lieu commun de longue tradition dans le genre du panégyrique, que l'on retrouve aussi dans l'éloge de Plinie à Trajan – *At nunc rediit omnibus terror et metus et uotum imperata faciendi* (*Traiani pan.* 12) – comme chez Claudien ou Sidoine Apollinaire par exemple⁶². Qu'il s'agisse d'un modèle suivi directement ou d'une pièce du répertoire général de cette littérature⁶³, le fait que ce *topos* se trouve à la même place que les Vascons dans la structure du poème ne sera pas sans conséquence, nous le verrons.

La troisième composition qui nous intéresse est une poésie brève, de trente vers, écrite entre 585 et 591⁶⁴ à l'intention de Galactorius, qui venait d'être nommé comte de Bordeaux. À l'instar de Justinien et saint Martin, assure Fortunat, les vertus de Galactorius en faisaient déjà un comte avant qu'il n'en eût reçu la désignation royale. De même, il mérite le titre de duc comme appogée de sa carrière,

ut patriae fines sapiens tuearis et urbes, / adquiras ut ei qui dat opima tibi, /
Cantaber ut timeat, Vasco vagus arma pavescat / atque Pyrenaeae deserat Alpim
opem (*Ad Galactorium comitem*, Carm. X, XIX, 9-12).

Point n'a été besoin pour Fortunat de chercher longtemps dans son savoir classique pour retrouver une image appropriée. Il s'est contenté de réutiliser le couple *Vasco-Cantaber* – témoin ailleurs de la renommée de Justin en Occident – à la mesure d'un gouvernant d'Aquitaine, c'est-à-dire en soulignant l'aspect pyrénéen de ces peuples⁶⁵. Ne nous attardons pas à répéter des observations sur les sources de cette idée ; tenons-nous en à remarquer que Fortunat ajoute

⁶¹ C'est l'avis de Barbero et Vigil, « Origenes », p. 52.

⁶² Une figure similaire chez Claudien, *Bellum Geticum* 363-375. En général, voir George, *Fortunatus*, p. 46 ; Cameron, *Claudian*, p. 341 ; Reydellet, « Tradition », p. 92-95. La tradition d'un des aspects de ce *topos* qui relie Cicéron aux rhéteurs du Bas Empire a été mise en lumière par W. S. Maguinness, « Some methods of the latin panegyrist », *Hermathena*, 46, 1932, p. 56-57.

⁶³ Cf. E. Vereecke, « Le corpus des panégyriques latins de l'époque tardive : problèmes d'imitation », *L'Antiquité classique*, t. 44, 1975, p. 141-160 (en particulier, p. 155-156).

⁶⁴ Chronologie générale, Szövérfy, *Dichtungen*, p. 237-238.

⁶⁵ M. Rouche (*Aquitaine*, p. 89) voit dans les vers de Fortunat l'indice de la menace du « Basque païen » sur la cité de Dax !

le souvenir de Lucain et Claudien⁶⁶, voire de César (*Bell. Civ.* I, 38), à celui de Silius Italicus. Pour ce qui est du qualificatif de *vagus* accordé aux Vascons, plusieurs motifs peuvent expliquer son emploi par Fortunat. En premier lieu, l'idée de l'errance des peuples censés être pyrénéens dans la poésie, bien qu'appliquée aux Astures, est présente chez Silius Italicus comme chez Claudien⁶⁷. En deuxième lieu, *vagus* est un épithète péjoratif que l'on retrouve dans les Panégyriques latins (*Pan.* IV, ix, 3). Enfin, une des suites de synonymes sous forme d'asyndète, si chères à Fortunat⁶⁸, tendrait à prouver que *vagus* peut être compris comme équivalent de *levis* et *inquietus*, c'est-à-dire des adjectifs appliqués depuis longtemps au caractère des Espagnols que Silius Italicus et Avienus ont accordés aux Vascons⁶⁹. De surcroît, de menus indices nous amènent à soupçonner qu'un adjectif d'une signification similaire et *Vasco* pourraient avoir circulé unis dans quelques manuels scolaires⁷⁰.

L'Espagne isidorienne : de la poésie à l'histoire

Récapitulons brièvement les données principales du parcours littéraire que nous avons suivi jusqu'ici. Indépendamment de quelque réalité historique que ce soit concernant les habitants des Pyrénées occidentales, l'entrée tardive et l'emploi de *Vasco* dans la poésie latine se sont produits de telle manière que l'ethnonyme a fini par revêtir des connotations assez marquées. La vieille erreur géographique situant les Vascons dans les montagnes des Cantabres et des Astures, l'utilisation de *Vasco* par Paulin dans un texte pénétré du *topos* de la sauvagerie propre aux forêts, ou encore son inclusion dans les louanges de Fortunat, se sont conjuguées pour ajouter le nom d'un peuple sans relief au

⁶⁶ Sur la dépendance de Lucain en général, S. Blomgren, « De Venantio Fortunato Lucani Claudianique imitatore », *Eranos*, 48, 1950, p. 150-156 ; sur Claudien, voir note suivante.

⁶⁷ Claudien, *Carm. min.*, XXX, 74-78 ; Silius Italicus, *Pun.* III, 338-339.

⁶⁸ *attonitus trepidus hebetans vagus anxius anceps* (*VM*, praef. ad A. et R., 23). Cité dans un but différent par Blomgren, *Fortunatianae*, p. 92. À titre d'exemple, un rapprochement semblable de *uagus* et *leuitas* dans Jean Cassien, *Conl.* XVIII, 11 (*PL* 49, 1111).

⁶⁹ *leuia ingenia, inquieta ingenia* (Tite-Live, XXII, 21 ; Auge, *Barbare*, p. 174). Pour Silius-Italicus, cf. *op. cit.* p. 131. Dans son *Ora maritima* (250-251), Avienus évoque l'Èbre qui baigne les inquiets Vascons – *ab illo flumine / quod inquietos Vasconas praelabitur*.

⁷⁰ À la différence de Salluste (*Hist.*, II, 93) ou de l'*Historia Augusta* (*Alex. Sev.* XXVII, 6), où l'on peut vérifier la flexion commune -es, Avienus décline l'accusatif pluriel de *Vasco* en -as. On ne retrouve cela ailleurs que dans un exemple scolaire de Maximus Victorinus (*De ratione metrorum*, éd. H. Keil, *Grammatici latini*, t. 6, Hildesheim, 1961 [1874], p. 221) ; il s'agit d'une citation composée comme *inquietos Vasconas* de nom plus adjectif et destinée à faire mémoriser cette sorte d'accusatif pluriel : *Vasconas armipotentes*. Son origine est inconnue, mais de tels exemples ont souvent survécu dans les grammaires, même après l'oubli de leur origine et leur vrai sens, voire après avoir subi des modifications – cf. L. Holtz, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical : Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV-IX^e siècle) et édition critique*, Paris, 1981, p. 113. On est en droit de se demander si le groupe *inquietos Vasconas* ne répond pas à un exercice de pédanterie d'Avienus, qui se serait plu à tirer des textes scolaires un usage peu connu.

temps d'Auguste et parfaitement compatible avec la romanité chrétienne de Prudence, à la liste de types ethniques montagnards, brigands, féroces et errants qu'hébergent les marges de la civilisation⁷¹. Est-il besoin d'insister sur le fait que les lois propres à la poésie suffisent parfaitement à justifier l'emploi des épithètes en question ? Notons cependant que les Vascons ne sont jamais l'objet d'un poème ou d'une partie d'un poème. De même, le nombre d'occurrences les concernant est fort réduit⁷². Nous ne sommes pas en présence d'un ensemble organique de traits commun à tous les écrivains. Il s'agit de quelques notions éparées que ces derniers peuvent glaner si besoin dans l'héritage littéraire. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit presque toujours d'auteurs de tout premier ordre qui cultivent des genres poétiques assez variés.

Jusqu'à la fin du V^e siècle, le Vascon de la poésie reste confiné dans le domaine qui l'a engendré. Si l'on se penche sur l'historiographie, on remarquera que les Pyrénées occidentales en sont absentes entre la fin de la République et les invasions germaniques. C'est en fait l'irruption des Suèves, Vandales et Alains en Espagne en 409 qui fait entrer cette région dans les chroniques de la fin de l'Empire et du Haut Moyen Âge. Aux V^e-VI^e siècles, les chroniqueurs ne laissent cependant entrevoir aucune perception particulière des gens du pays, bien qu'ils relatent des épisodes orageux qui pourraient très bien se prêter à l'emploi d'expressions et d'adjectifs colorés. Qu'il s'agisse de l'écrasement des bagaudes ou des saccages suèves narrés par Hydace (*Chron.* 128 et 140), de l'expédition de Léovigild aboutissant à la fondation d'une ville que raconte Jean de Biclair⁷³, ou encore de l'épisode des dévastations en Novempopulanie dont témoigne Grégoire de Tours (IX, 7)⁷⁴, aucun indice n'apparaît dans ces œuvres qui puisse montrer des particularités dans l'idée que leurs contemporains se faisaient des gens de cette région⁷⁵.

⁷¹ On a voulu traditionnellement voir dans ces allusions d'ordre littéraire des symptômes d'instabilité dans la Vasconie du Bas Empire, symptômes qui annonceraient les conflits des siècles suivants. J. J. Sayas (« La actitud de los vascones frente al poder en época visigoda », dans *Id.*, *Vascos*, p. 429-430 ; *Id.*, « La busqueda visigoda de la unidad territorial y el caso vasconico », dans *Ibid.*, p. 422) a fait la synthèse de ces prétendus indices, en hésitant entre leur accorder ou leur dénier de la valeur comme témoignages historiques.

⁷² À titre de comparaison, González Echegaray (*Cantabros*, p. 243-244) a recensé quarante-quatre sources littéraires gréco-latines contenant des allusions aux Cantabres avant la fin de l'Empire d'Occident, soit environ le triple de celles qui mentionnent les Vascons. Et ce, sans tenir compte du nombre d'occurrences dans chaque ouvrage et de leur étendue, auquel cas la différence serait beaucoup plus marquée en faveur des Cantabres.

⁷³ *Chron.* p. 90 (éd. J. Campos, *Juan de Biclair, obispo de Gerona. Su vida y su obra*, Madrid, 1960).

⁷⁴ On remarquera que les ravages causés par les Vascons n'ont pas grand-chose à envier à ceux dont Grégoire accuse par exemple les Orléanais, Blésois, Dunois et Chartrains (*HF*, VII, 2), ou bien les fils de Chilpéric (*HF*, IV, 47), ou encore les Tourangeaux, Angevins, Poitevins et Nantais commandés par le duc Bérout (*HF*, VI, 31).

⁷⁵ Encore peut-on y ajouter deux informations relatives au chemin de Pampelune emprunté par les Wisigoths d'Euric en 472 (*Chronica Gallica*, a. DXI, 651, *MGH*, AA, IX) et par l'expédition franque qui saccagea la Tarraconaise en 542 (*Chronicorum Caesaraugustanorum Reliquiae*, dans

Le tournant décisif se produit en fait chez Isidore de Séville, ce qui ne semble pas étonnant si l'on observe que les attributs littéraires de *Vasco* figurent dans les œuvres d'excellents connaisseurs de la tradition classique. Isidore opère le passage du portrait littéraire des Vascons de la poésie à l'histoire, en récréant leur image et en l'appliquant à la transmission des événements. Il s'agit d'un exemple de l'hybridation des genres sous la pénétration envahissante de la rhétorique – la *retorizzazione* générale – qui caractérise la littérature tardoantique⁷⁶. Or, étayé par le prestige et le rayonnement de l'œuvre du Sévillan, le cliché qui nous occupe va prendre une ampleur et surtout une utilité nouvelles.

Isidore écrit sur les Vascons pour la première fois dans son « Histoire des Goths », achevée en 624. En dépit de son titre, *l'Historia Gothorum* est en bonne mesure une « galerie des rois »⁷⁷, le modèle de la biographie l'emportant sur la chronique. De même, la stylisation est privilégiée au détriment de la transmission des données chronologiques, personnelles ou événementielles⁷⁸. Considérons l'exemple de la campagne de soumission menée par Léovigild en Cantabrie en 574. Isidore n'a d'autre source à ce sujet que Jean de Biclair, qui raconte la prise de la région de Cantabrie et de sa ville d'Amaia sans aucune distinction particulière par rapport à la suite d'opérations militaires entreprises par le roi contre plusieurs territoires périphériques : *His diebus Liuuigildus rex Cantabriam ingressus provinciae pervasores interficit, Amaiam occupat, opes eorum pervadit et provinciam in suam revocat dicionem* (*Chron.*, p. 84). En revanche, Isidore effectue une réduction aussi évocatrice de la gloire augustéenne que pauvre en informations : *Cantabrum namque iste obtinuit* (*Hist.* 49), se borne-t-il à écrire.

Mis à part une campagne de Gundemare (610-612) succinctement mentionnée⁷⁹, les allusions aux Vascons font partie des deux portraits royaux les plus pénétrés du genre du panégyrique en tant que modèles complémentaires du prince idéal. Il s'agit des narrations des hauts faits de Reccarède – avec lequel, selon Reydellet, Isidore quitte le domaine historique –, le fondateur de la monarchie catholique, et de ceux de Swinthila, l'auteur de l'unité territoriale. Les prouesses guerrières du premier sont nuancées. Roi pacifique

MGH, AA, XI, 2).

⁷⁶ A. Garzya, « Retorica e realtà nella poesia tardoantica », dans *La poesia tardoantica : tra retorica, teologia e politica*, Messina, 1984, p. 14-17 (nous lui avons emprunté le mot *retorizzazione*) ; J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959, t. 1, p. 212.

⁷⁷ L'expression appartient à M. Reydellet, *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, Rome, 1981, p. 526 et 535-546. Nous suivons son explication de cette partie de l'œuvre d'Isidore dans les lignes suivantes.

⁷⁸ C. Rodríguez, *Las historias de los godos, vándalos y suevos de Isidoro de Sevilla. Estudio, edición crítica y traducción*, León, 1975, p. 21.

⁷⁹ *Wascones una expeditione uastavit* (*Hist.* 59). Pour des motifs évidents, nous laissons de côté la mention du saccage de Vasconie par le roi suève Réchiaire en 449. Dans son *Histoire des Suèves*, Isidore suit littéralement Hydace sur ce point : *Hist. Suev.* 87.

dont l'image s'enrichit de réminiscences de Salomon, il doit défendre son royaume contre les Francs ou réprimer les irruptions vasconnes ... *ubi non magis bella tractasse quam potius gentes quasi in palaestrae ludu pro usu utilitatis uidetur exercuisse* (*Hist.* 54). En revanche, la gloire de Swinthila ressort tout d'abord de sa qualité de chef de guerre vainqueur des Byzantins. D'où l'intérêt que porte Isidore à développer le récit de son expédition en Vasconie (621) :

Habuit quoque et initio regni expeditionem contra incursus Vasconum Terraconensem prouinciam infestantium, ubi adeo montiugi populi terrore aduentus eius perculti sunt, ut confestim quasi debita iura noscentes remissis telis et expeditis ad precem manibus supplices ei colla submitterent, obsides darent, Ologicus ciuitatem Gothorum stipendiis suis et laboribus conderent, pollicentes eius regno dicionique parere et quicquid imperaretur efficere. (*Hist.* 63).

La ressemblance du récit avec le topos qu'employa Venance Fortunat dans son éloge à Chilpéric, justement après la mention du Vascon craintif, est bien visible. Il se peut que l'un dépende de l'autre, Isidore ayant établi une liaison que la lecture de Fortunat suggérait déjà. Néanmoins, comme nous l'avons rappelé, on ne saurait prétendre à une identification sûre dans un genre aussi répétitif que le panégyrique. Le lieu commun du peuple qui préfère l'assujettissement à la guerre, à cause de la peur du souverain, est en fait aussi présent au début de l'éloge de Justin II par Corippe, dont on constate la circulation dans l'Espagne wisigothique⁸⁰. Que dire d'un cliché aussi usé que la panique des ennemis (cf. par exemple *Pan. Lat.* VI, iv, 4 ; X, iii, 5) ? Isidore connaît la tradition rhétorique⁸¹. Or il est plus intéressant de remarquer la manière dont le Sévillan utilise les Vascons pour rehausser, par voie de contraste, la force et la majesté royales. Contrairement à ce qu'il a été souvent prétendu, le rôle des Vascons dans la littérature hispanogotique est loin d'être analogue à celui des Cantabres indomptables. Les premiers sont en fait un peuple bon à être vaincu. Si Fortunat insinuait déjà ce trait dans les éloges de Chilpéric et de Galactorius, Isidore le présente explicitement : la seule présence de Swinthila entraîne l'effet immédiat de ramener les Vascons à l'obéissance la plus docile ; les soldats de Reccarède prennent le combat avec eux comme un jeu. Les Vascons sont *materia vincendi*⁸².

⁸⁰ Corippe, *Éloge de l'empereur Justin II*, S. Antès (éd.), Paris, 1981, *prefatio* 4-9. Sur la transmission du manuscrit en Espagne à partir de la fin du VI^e siècle, p. LXXXV-LXXXVII de l'introduction.

⁸¹ Rodríguez, *Historias*, p. 22 et 50 ; L. Vázquez de Parga, « Notas sobre la obra histórica de San Isidoro », dans M. C. Díaz y Díaz (ed.), *Isidoriana*, León, 1961, p. 100 ; M. Reydellet, « La conception du souverain chez Isidore de Séville », dans *Ibid.* p. 457-458 et 463. Sur l'attitude d'Isidore à l'égard de la rhétorique, Fontaine, *Isidore*, p. 211 sq. (notamment p. 213-218) ; Rodríguez, *Historias*, p. 114-117.

⁸² Nous empruntons cette expression à l'un des Panégyriques latins (VI, iv, 4). Elle traduit à merveille l'un des rôles accordés aux ennemis du roi dans ce genre littéraire. Voir à cet égard les commentaires de M. J. Rodríguez, *Propaganda política y opinión pública en los panegíricos*

Isidore accorde aux Vascons battus le qualificatif de *montivagi*. Voici un adjectif précieux pour nous, car il nous fournit aussi bien la clé des sources de la figure de *Vasco* dans les écrits isidoriens, que celle de la consistance des liens entre l'image littéraire et la réalité. L'emploi de *montivagus* tend en effet à prouver qu'Isidore avait déjà en tête l'explication du mot *Vasco* qu'il diffuserait un peu plus tard dans sa dernière œuvre, les *Étymologies* :

Uacca oppidum fuit iuxta Pyrenaeum a quo sunt cognominati Uaccei, de quibus creditur dixisse poetam : « Lateque uagantes Uaccei ». Hii Pyrenaei iugis peramplam montis habitant solitudinem. Uacceos inuictos a nulla gente obtentos. Idem et Uascones quasi Uaccones, C in S litteram demutata. Quos Gneus Pompeius, edomita Hispania, et ad triumphum uenire festinans, de Pyrenaei iugis deposuit et in unum oppidum congregauit. Unde et Conuenarum urbs nomen accepit. (*Etym.* IX, 107-108)

Sommes-nous en présence de notions confuses engendrées par la perception lointaine et nébuleuse d'une Vasconie hostile ? Nullement. Isidore cherche l'étymologie – donc, d'après la conception cratyliste qui sous-tend les *Étymologiae*, le sens ultime⁸³ – de *Vasco* dans les sources du savoir ; et celles-ci ne se trouvent certainement pas dans les Pyrénées. Bien que cette donnée ait été souvent négligée, les origines de ce passage ont été identifiées depuis longtemps⁸⁴. Tout renvoie à saint Jérôme :

Ab Ioppe usque ad uiculum nostrum Bethleem, quadraginta sex milia sunt, cui succedit uastissima solitudo, plena ferocium barbarorum de quibus dicitur, « Contra faciem omnium fratrum tuorum habitabis », et quorum facit poeta eloquentissimus mentionem : « Lateque vagantes Barcaei », a Barca oppido, quod in solitudine situm est ; quos nunc corrupto sermone, Afri Baricianos vocant. Hi sunt qui pro locorum qualitatibus diuersis nominibus appellantur ; et a Mauritania (...) ad Indiam. (*Ad Dardanum*, IV).

Hi (Saraceni) per totam habitant solitudinem, de quibus puto et poetam dicere : « Lateque vagantes Barcaei » (*In Isaiam*, V, XXI).

Iste caupo Calagurritanus, et in perversum propter nomen viculi mutus Quintilianus, miscet aquam vino (...) Nimirum respondet generi suo, ut qui de latronum et Conuenarum natus est semine, quos Cn. Pompeius edomita Hispania,

latinos del Bajo Imperio, Salamanca, 1991, p. 60.

⁸³ F. Brunhölzl, *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*, Louvain-la-Neuve, 1990, t. I/1, p. 81.

⁸⁴ R. Grosse (*Fontes Hispaniae Antiquae. IX. Las fuentes de época visigoda y bizantina*, Barcelone, 1947, p. 261-262) identifia *Ad Dardanum* et *Contra Vigilantium*. La filière qui relie Virgile – *hinc deserta siti regio lateque furentes / Barcaei*. (*Aen.* IV, 42-43) – à Isidore via Jérôme – *Epist. ad Marcellinum et Anapsychiam* contient une phrase similaire à celles que nous avons reproduites – a été complétée par P. Courcelle (*Lecteurs païens et lecteurs chrétiens de l'Énéide. I. Les témoignages littéraires*, Paris, 1984, p. 292-293), qui signale la substitution de *uagantes* à *furentes* par Jérôme.

et ad triumphum redire festinans, de Pyrenaei iugis deposuit et in unum oppidum congregauit : unde et Conuenarum urbs nomen accepit hucusque latrocinetur contra Ecclesiam Dei, ut, de Uectonibus, Arrebacis, Celtiberisque descendens, incurset Galliarum Ecclesias, portetque nequaquam uexillum crucis, sed insigne diaboli. Fecit hoc idem Pompeius, etiam in Orientis partibus ; ut Cilicibus et Isauris piratis, latronibusque superatis (...) et quia ad radices Pyrenaei habitas... (*Contra Vigilantium*, 1-4-6)

Soulignons d'emblée qu'il n'est pas extraordinaire qu'Isidore ait introduit d'abord ces idées dans l'*Historia Gothorum*⁸⁵. Cela dit, saint Jérôme évoque dans *Contre Vigilance* les récits de la fondation de Lugdunum Conuenarum (Saint-Bertrand-de-Comminges, Haute-Garonne), dans les Pyrénées centrales françaises, afin de dénigrer *Vigilance*. Celui-ci serait originaire de Calagurris, mais de Calagurris sur Garonne, non pas de la cité homonyme riveraine de l'Èbre qui suggère au Père de l'Église le jeu allusif à Quintilianus. Donc il n'y a rien dans ce texte qui ait le moindre rapport avec les Vascons. Mais plusieurs éléments se prêtent admirablement à être associés avec ceux-ci, comme le nom de Calagurris, cité dite vasconne par Prudence, Pompée, qui aurait fondé aussi Pampelune, les sommets pyrénéens, les brigands des montagnes – pensons à Paulin ou à Fortunat...

Un deuxième volet est fourni à Isidore par les passages d'*Ad Dardanum* et *In Isaiam*. Le Sévillan y trouve une étymologie enrichie d'un souvenir virgilien qui peut être aisément rapprochée du *Vasco vagus* de Venance Fortunat. La cheville ouvrière qui permet de conjuguer les deux thèmes de Jérôme entre eux et avec les Vascons est une mauvaise lecture de Iacca (Jaca, province de Huesca), dont l'itinéraire de Ravenne transmet la forme corrompue *Pacca*⁸⁶. C'est effectivement une cité située *radice Pyrenaei* (Pline, *NH*, III, iii, 22), mentionnée dans les récits de la guerre civile et considérée comme vasconne par Ptolomée. Il s'agit en fait de l'un des territoires attribués aux Vascons après l'intervention romaine. La prétendue cité de *Vacca* a la vertu de surmonter la difficulté qu'entraîne l'absence des Vascons parmi les peuples mentionnés dans *Contre Vigilance* : les Vaccéens, peuple bien connu de la vallée du Duero, furent présentés par Pline (*NH*, III, iii, 19) exactement aux côtés des Uetton, des Arrébaces et des Celtibères que cite Jérôme. Ils sont aussi plus ou moins associés aux Celtibères par d'autres auteurs ultérieurs, parmi lesquels se trouve Orose – source directe de la *Historia Gothorum* d'Isidore⁸⁷ – (*Hist.* I, 74) par exemple⁸⁸. De plus, la confusion des Vaccéens avec

⁸⁵ Cf. par exemple l'explication de l'origine des Goths, tirée aussi de saint Jérôme, modifiée et apparue d'abord dans l'*Historia Gothorum* (1-2), puis dans les *Étymologies* (IX, ii, 89) : Rodríguez, *Historias*, p. 32-33.

⁸⁶ Grosse, *Fontes*, p. 261 ; Caro Baroja, *Ibérico-pirenaico*, p. 108-109 et 113.

⁸⁷ C. Rodríguez, *Historias*, p. 21.

⁸⁸ Une confusion pluriséculaire perce aussi dans ces développements érudits et contribue à les expliquer : l'identification de la Celtibérie avec la vallée de l'Èbre. L'étymologie d'Ibérie et un vers de Lucain – *Gallorum Celtae miscentes nomen Hiberis* (*Phars.*, IV, 10) – étaient chez Jérôme

les Vascons est ancienne, encore qu'il s'agisse de deux peuples séparés géographiquement et sans aucun rapport historique entre eux. Plutarque commet cette erreur, qui situe Pompée chez les Vaccéens là où il devrait dire chez les Vascons (*Sert.* XXI, 8)⁸⁹. Orose, lui, place les Vaccéens à côté des Astures « des Pyrénées » (*Hist.* I, 73)⁹⁰.

On ne saurait être surpris par le fait que rien dans l'information transmise par le Sévillan ne provient de la connaissance, directe ou indirecte, de la Vasconie contemporaine. C'est la méthode courante. Quant à l'objet de ces pages, la portée des textes d'Isidore est décisive sur plusieurs plans. En premier lieu, les Vascons revêtent définitivement l'image de montagnards errant dans de vastes déserts pyrénéens. En second lieu, ils apparaissent associés à un autre peuple, les Vaccéens, orné d'un prestige belliqueux bien mérité dans les guerres de conquête, qui figure en effet aux côtés des Cantabres chez Tite-Live (per. lib. XLVIII), Appien (VI, 80) et Dion Cassius (LI, xx, 5). Enfin, voici le moment clé, Isidore est le premier à filtrer le récit des événements qui ont lieu dans les Pyrénées occidentales à travers ces notions érudites. Que l'on relise les passages de l'*Historia Gothorum* cités plus haut à la lumière des textes de Jérôme, et on remarquera non seulement les termes *montivagi* ou *incursus*, mais aussi – soulignons-le – la puissante scène de la fondation d'une cité par un grand homme : nouveau Pompée, Swinthila subjugue les montagnards pyrénéens – peu importe que les montagnes qui dominant Olite ne soient pas les Pyrénées – et les attelle à ériger une ville, dont la création est le symbole de la souveraineté par excellence. De plus, cette iconographie est enrichie de l'image des Vascons comme *materia vincendi* que d'autres reprendront plus tard.

Suivre toutes les répercussions du traitement de *Vasco* par Isidore outrepassa les limites de la présente contribution. Considérons cependant le

pareille idée, confortée par des réalités contemporaines : si le Père de l'Église n'hésite pas à nommer *Gallohispani* les habitants de la région de l'Èbre, comme traduction de *Celtiberi* adaptée à son temps (*In Isaiam* XVIII, 66, dans *PL* t. 24, 693), on rappellera le terme *Hispanogallia* que J. Fontaine (« Société », p. 247) a mis en relief comme désignation, rare mais significative, de la Tarraconaise théodosienne. Isidore se fait l'écho de l'étymologie de Jérôme et du vers de Lucaïn (*Etym.*, IX, ii, 114), mais il n'est pas évident qu'il fasse l'équivalence Tarraconaise-Celtibérie. Celle-ci est cependant destinée à survivre longtemps dans l'érudition médiévale (cf. *Roderici Ximeni de Rada Historia de rebus Hispania sive Historia Gothica*, II, 26–27 ; III, 18, éd. J. Fernández (C. Ch. *Continuatio Mediaevalis* : 72), Turnhout, 1987 ; *Historia Compostellana*, I, 64 : éd. E. Falque (C. Ch. *Continuatio Mediaevalis* : 70), Turnhout, 1988 ; A. Tovar, *Mitología e ideología sobre la lengua vasca*, Madrid, 1980, p. 16 sq.).

⁸⁹ Ce précédent de l'identification isidorienne fut signalé par J. Caro Baroja, *Ibérico-pirenaico*, p. 113.

⁹⁰ La phrase des *Étymologies*, *Uacceos inuictos a nulla gente obtentos*, assurément une interpolation de Braulion de Saragosse – selon l'avis de M. C. Díaz y Díaz : K. Larrañaga, « Sobre el obispado pamplonés en época visigoda », *Hispania Sacra*, t. 49, 1997, p. 312 –, est parfaitement compréhensible d'après l'identification isidorienne et la vraie histoire des Vaccéens. Ceux-ci furent le peuple péninsulaire qui tint le plus longtemps tête à Rome : González Echegaray, *Cántabros*, p. 131–139.

devenir de la confusion Vascon/Vaccéen. Non qu'il s'agisse d'une question fondamentale, mais qu'elle illustre fort bien la force de l'érudition isidorienne dans la transmission de la réalité historique. Le premier témoignage dont nous disposons est aussi le plus frappant. En 642, six ans après la mort d'Isidore, un jeune officier originaire d'une famille de haut rang de la Bétique fut tué par des Vascons – *morte a Vasconibus multatus* – et ramené par ses hommes dans sa terre natale pour y être inhumé⁹¹. Noter que, comme ses compagnons, il a connu de près la Vasconie réelle est presque un propos d'humour noir. Et cependant, son épitaphe en vers n'hésite pas à raconter qu'il a servi chez les Vaccéens – *Bacceis destinatur* –, un peuple qui a disparu du monde des vivants depuis des siècles ! C'est de toute évidence que la notion érudite, diffusée sans doute par l'école dans un milieu aisé⁹², l'emporte sur l'expérience vécue même au delà des cercles intellectuels. De toute façon, plus qu'en Espagne – où l'auteur inconnu de la Chronique Mozarabe employa cependant l'expression *montana Uacceorum* pour se référer aux Pyrénées après la conquête musulmane⁹³ –, c'est en Gaule que cette identification jouit d'un succès durable⁹⁴. Trois récits hagiographiques du VIII^e siècle et la continuation de la chronique dite de Frédégaire s'en font l'écho. Dans les premiers, *Vaccei* est le prétendu correspondant cultivé du vulgaire *Vascones*. Dans la seconde, un ethnonyme inexistant, *Vaceti*, est créé et présenté comme le nom ancien des Vascons. Au XII^e siècle encore, un *scriptorium* gascon se permettait de telles licences⁹⁵. Une analyse des allusions aux Vascons dans les milieux lettrés mérovingiens et carolingiens – dont le thème de la *perfidia vasconica*, variation

⁹¹ J. Vives, *Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda*, Barcelone, 1969, n° 287.

⁹² Sur l'éducation des laïcs dans l'Espagne wisigothique : P. Riché, *Éducation et culture dans l'Occident barbare. VI^e-VIII^e siècle*, Paris, 1995 [1962] p. 203–214 ; M. C. Díaz y Díaz, « La obra literaria de los obispos visigóticos toledanos : supuestos y circunstancias », dans *Id.*, *De Isidoro al siglo XI. Ocho estudios sobre la vida literaria peninsular*, Barcelone, 1976 [1970], p. 100–101. À un niveau plus humble, sur le considérable niveau d'alphabétisation, M. C. Díaz y Díaz, « La cultura de la España visigótica del siglo VII », dans *Settimana V*, 1957, Spoleto, 1958, t. 2, p. 813 et 817 ; *Id.*, « Problemas culturales en la Hispania tardorromana y visigoda », dans *De la Antigüedad al Medioevo. Siglos IV-VIII. III Congreso de Estudios Medievales*, Madrid, 1993, p. 30–31. En dernier lieu, I. Velázquez, *Las pizarras visigodas : edición crítica y estudio*, Murcia, 1989, p. 569 sq. ; *Id.*, « Epígrafes latinos en la cueva de la camareta », dans *Arte y poblamiento en el SE peninsular durante los últimos siglos de civilización romana (Antigüedad y Cristianismo. Monografía histórica sobre la Antigüedad tardía : 5)*, Murcia, 1990, p. 315–319.

⁹³ *Chronica Muzarabica*, 65 (éd. J. Gil, *Corpus Scriptorum Muzarabicomum*, Madrid, 1973, t. 1). Commentaire R. Collins, « The *Vaccaei*, the *Vaceti*, and the rise of *Vasconia* », *Studia Historica. Historia Antigua [=Homenaje al profesor Marcelo Vigil]*, t. 6, 1988, p. 212.

⁹⁴ Collins (« *Vaccaei* », p. 212–213) a établi le faisceau de textes relatifs à cette identification. Mais, en ce qui concerne ses origines, Collins n'a repéré que le passage d'*In Isaiam* chez saint Jérôme, en négligeant de la sorte *ad Dardanum* et *Contra Vigilantium*. Ses hypothèses s'en ressentent.

⁹⁵ P. Raymond, *Cartulaire de l'abbaye de Saint Jean de Sorde*, Paris-Pau, 1879, n° 31 et 33. Cités par Lacarra, « *Vascones* », p. 29.

de la *perfidia aquitanica* – s'impose à notre avis comme exercice préalable à leur utilisation comme source historique.

Si le traitement isidorien de *Vasco* connaît une certaine vulgarisation – difficile à mesurer, il est vrai –, qui s'étonnera de sa continuité chez les grands noms du VII^e siècle wisigothique ? Dans la perspective hispanocentrique que ces intellectuels ont adoptée à partir d'Isidore, la vieille image des Vascons comme peuple partageant les terres ultimes de l'Occident avec les Cantabres et les Astures perd son sens⁹⁶. La *materia vincendi* montagnarde conserve en revanche tout son intérêt, car la région qui nous occupe est impliquée dans les révoltes nobiliaires qui secouent le nord-ouest du royaume wisigothique entre le milieu du VII^e siècle et l'invasion musulmane. Les fictions rhétoriques relatives aux Vascons étaient non seulement étayées par l'autorité du Sévillan, mais aussi trop séduisantes pour être laissées de côté dans les lectures politiques et morales qui sont tirées de ces épisodes troublants. N'oublions pas que c'est dans des textes apologétiques de la royauté légitime qu'Isidore avait mis en valeur le thème des Vascons.

En 653, la rébellion éclata en Tarraconaise. Aux ordres de Froia, probablement le duc de la province, une armée qui comptait parmi ses effectifs des contingents de la Vasconie mit le siège devant Saragosse. La tentative se solda par l'échec, lorsque les troupes de secours commandées par le roi Recceswinthe écrasèrent les soulevés. Témoin des faits, l'évêque Taion de Saragosse articula une exemplification historique du thème – très cher aux intellectuels hispaniques⁹⁷ – de la tyrannie sur le canevas des événements, dans une lettre adressée à Quiricus de Barcelone⁹⁸. Le discours de Taion est assez simple : Froia agresse la Patrie chrétienne et s'insurge contre le très pieux prince légitime. Consubstantiellement à sa condition de tyran, Froia est arrogant et ennemi du peuple chrétien – *rex modestus et temperatus, tyrannus uero crudelis* (*Etym.* I, 31). Aussi ses actions engendrent-elles inéluctablement le tourment des gens et de l'Église, que Taion décrit en reprenant le psaume 78. Le martyr des fidèles – *multorum Christianorum sanguis effunditur* – est donc la conséquence naturelle de la perfidie intrinsèque de l'appétit tyrannique – *superbo adniso Christianam debellaturus aggreditur patriam*. L'Église et le peuple réagissent et supplient le prince d'intervenir, qui contrairement au tyran est très miséricordieux, comme le résumait Isidore : *Regiae uirtutes praecipuae duae,*

⁹⁶ Elle n'est pourtant pas tout à fait oubliée : *Et trans Oceanum ferimur porro, usque nivosus / Cum teneat Vasco nec parcat Cantaber horrens* (*Carmen Sisebuti regis*, 7–8. Cité par Rouche, *Aquitaine*, 1^{re} partie, § 3, n. 25).

⁹⁷ J. Orlandis, « En torno a la noción visigoda de tiranía », dans *El poder real y la sucesión al trono en la monarquía visigoda. Estudios Visigóticos III*, Roma-Madrid, 1962 [1959], p. 13–42 ; *Id.*, « El rey visigodo católico », dans *De la Antigüedad al Medioevo. Siglos IV-VIII. III Congreso de Estudios Medievales*, Madrid, 1993, p. 53–64 ; M. Reydellet, « Conception » ; A. Barbero, « El pensamiento político visigodo y las primeras unciones regias en la Europa medieval », dans *Id. La sociedad visigoda y su entorno histórico*, Madrid, 1992 [1970], p. 20 sq.

⁹⁸ *PL*, t. 80, 727–730.

iustitia et pietas : plus autem in regibus laudatur pietas, nam iustitia per se seuera est (*Etym.* IX, 3). Quand le Seigneur écoute les prières du peuple et du roi, celui-ci se voit décerner la victoire sur la troupe très impie⁹⁹.

Comme chez Isidore, les Vascons de Froia jouent un rôle secondaire dans le texte. Leur fonction est, ici aussi, celle de rehausser un topos. Taion voit dans leur arrivée l'un des malheurs occasionnés par le crime du tyran : *Huius itaque sceleris causa gens efferata Vasconum Pyrenaeis montibus promotam, diversis uastationibus Hiberiae patriam populando crassatur*. Mis à part la vraisemblance des déprédations – en l'occurrence, *Hiberiae patria* pourrait être une manière savante de se référer à la région de l'Èbre contrôlée par les soulevés¹⁰⁰ –, le peuple et la terre anéantis par la fureur tyrannique propre aux rebelles constituent un lieu commun du traitement wisigothique de ce thème. Il est présent aussi bien dans l'*Historia Wambae Regis* de Julien de Tolède que dans la littérature liturgique¹⁰¹. D'autre part, s'agissant de Vascons, il aurait été franchement surprenant de retrouver après Isidore autre chose que des montagnards sauvages des Pyrénées. Des synonymes du terme *efferata* employé par Taion à leur égard ne sont pas nouveaux, mais l'expression *gens efferata Vasconum* n'avait pas été utilisée auparavant, à ce que nous savons. Elle pourrait dépendre de l'*Éloge de Justin II* par Corippe¹⁰², mais aussi de Florus, qui l'emploie à propos des Cantabres (II, 33). En outre, vu que les auteurs de l'Espagne du VII^e siècle connaissent bien l'œuvre de saint Jérôme¹⁰³, on ne saurait écarter la lecture directe de l'*auctoritas* alléguée par Isidore à propos des Vascons¹⁰⁴.

⁹⁹ On retrouve une image similaire dans l'hymne *In profectione exercitus* étudié par M.C. Díaz y Díaz, « Noticias históricas en dos himnos litúrgicos visigóticos », dans *Los visigodos. Historia y civilización (= Antigüedad y Cristianismo*, Murcia, n° 3), 1986, p. 445–448.

¹⁰⁰ Ci-dessus, n. 88.

¹⁰¹ Cf. Julien de Tolède, *Historia Wambae regis*, 6, ou *In profectione exercitus*, 33–37 (Díaz y Díaz, *Himnos*, p. 445–448). Díaz y Díaz pense que cet hymne put être composé à l'occasion des événements de 653. Ses arguments soulèvent quelques objections mineures. Se référant au souverain, l'emploi inusuel du pluriel dans l'hymne traduirait selon Díaz y Díaz une situation de gouvernement partagé par le roi et son fils, ce qui arriva entre 649 et 653 (Chindaswinthe et Recceswinthe) et autour de 700 (Egica et Witiza). Mais que la rébellion de Froia eût lieu du vivant de Chindaswinthe cadre mal avec le récit de Taion, qui présente exclusivement Recceswinthe comme proie du tyran – *Froia tyrannidem sumens (...) adversus orthodoxum magnumque Dei cultorem Recceswinthum principem*. D'autre part, *gentes barbaricae* peut effectivement se rapporter aux Vascons chez un écrivain de cette période, mais aussi à d'autres ennemis du roi légitime : cf. *Historia Wambae*, 29.

¹⁰² ... *Quae fortia regna subegit / efferata gens Auarum propriam defendere terras / non potuit sedesque suas fugitiva relinquit* (III, 320–322).

¹⁰³ Díaz y Díaz, *Cultura*, p. 821.

¹⁰⁴ La lettre de Taion a été alléguée comme preuve du prétendu paganisme des Vascons, donc de leur isolement culturel et social (J. M. Lacarra, « La cristianización del País Vasco », dans *Id.*, *Vasconia*, p. 54–55 ; Barbero et Vigil, « Orígenes », p. 64 ; Sayas, « Paganismo », p. 288). Et ce, tout simplement parce que Taion se plaît à mettre au premier plan de son récit l'action sanguinaire des troupes du tyran contre les fidèles, le clergé et les églises. Même si l'on oublie la logique du texte que nous avons exposée plus haut, pareille conclusion est irrecevable :

Le dernier texte à considérer est l'*Historia Wambae regis*, consacrée par Julien de Tolède au récit des événements survenus entre l'élection de Wamba en septembre 672 et son entrée triomphale à Tolède, à la manière antique, un an plus tard¹⁰⁵. Comme la lettre de Taion, l'*Historia Wambae* est en substance la lecture politique et morale d'une insurrection aristocratique. Il n'en reste pas moins que des différences de taille existent entre les deux textes. Le contraste entre le bref ouvrage épistolaire de Taion et le brillant exercice historiographique de Julien de Tolède est le même qui distingue la peu consistante révolte de Froia du soulèvement général de la Tarraconaise et de la Narbonnaise qui faillit ébranler la monarchie de Tolède. La cité de Pampelune étant impliquée dans la révolte, la Vasconie fut le premier objectif de l'armée commandée par le roi Wamba, qui avait aussi envoyé une deuxième armée aux ordres du duc Paul dans l'est de la Tarraconaise. Aux portes de la Vasconie, Wamba apprit la trahison de Paul, qui était passé dans le camp des insurgés. Le roi opta alors pour achever vite le travail en Vasconie : après seulement une semaine d'opérations victorieuses, la soumission des Vascons lui laissa les mains libres pour se hâter vers le cœur de la révolte.

*Non minus rethoris quam historici*¹⁰⁶, l'ouvrage de Julien – un seconde Isidore¹⁰⁷ – relève de la fusion de genres caractéristique de la Basse Antiquité¹⁰⁸. Sur le récit historique, Julien compose aussi bien un *exemplum* destiné à alimenter la morale des générations suivantes qu'un panégyrique qui a été qualifié d'« exaltation presque mystique »¹⁰⁹ de la royauté selon le modèle isidorien. Dans la narration des prouesses royales en Vasconie, Julien reprend à son compte une image créée par d'illustres prédécesseurs pour doter l'épisode d'une fonction précise dans le panégyrique. Il nous transmet ainsi les événements à travers une variation du vieux *topos* employé par Fortunat – que Julien connaît¹¹⁰ –, et plus tard par Isidore. Outre l'allusion à la férocité vasconne, peu significative chez Julien¹¹¹, l'attitude des Vascons face

Taion n'accuse pas les Vascons d'agression contre l'Église, mais l'ensemble des rebelles (voir à titre de comparaison *Historia Wambae*, 26). Par surcroît, s'il fallait admettre que la mise à sac d'églises, accompagnée ou non de l'assassinat des clercs, implique le paganisme des coupables, la géographie du christianisme se verrait franchement rétrécie dans ces siècles (cf. par exemple *Historia Francorum*, IV, 47 ou VI, 31).

¹⁰⁵ Sur les événements relatifs aux Vascons et le traitement littéraire de ceux-ci dans l'*Historia Wambae*, J. J. Larrea, « El obispado de Pamplona en época visigoda », *Hispania Sacra*, t. 48, 1996, p. 136–144.

¹⁰⁶ W. Levison, édition d'*Historia Wambae Regis*, MGH, SRM, V, p. 492.

¹⁰⁷ Díaz y Díaz, « Cultura », p. 835.

¹⁰⁸ S. Teillet, « L'*Historia Wambae* est-elle une œuvre de circonstance ? », dans *Los visigodos. Historia y civilización (Antigüedad y Cristianismo : 3)*, Murcia, 1986, p. 415.

¹⁰⁹ Reydellet, « Conception », p. 466.

¹¹⁰ J. N. Hillgarth, « Las fuentes de San Julián de Toledo », *Anales Toledanos*, 3, 1971, p. 102.

¹¹¹ Julien utilise plus tard une expression tout à fait similaire pour décrire l'esprit combattant des siens (*At ubi feroces nostrorum animos sustinere non possunt...* HW, 18). Cf. Horace, *Carm.*, III, iii, 44. D'autre part, il se peut aussi qu'il y ait là quelque souvenir de Taion. Sur la connaissance de son œuvre par Julien, Hillgarth, « Fuentes », p. 99.

au roi est analogue à celle qui fut décrite par Isidore : ils font toujours figure de *materia vincendi*. Même la construction sur une phrase consécutive rappelle la présentation isidorienne :

Mox cum omni exercitu Vasconiae partes ingreditur, ubi per septem dies quaqua versa per patentis campos depraedatio et hostilitas castrorum domorumque incensio tam valide acta est, ut Vascones ipsi, animorum feritate deposita, datis obsidibus, vitam sibi dari pacemque largiri non tam precibus quam muneribus exoptarent. Unde, acceptis obsidibus tributisque solutis, pace composita, directum iter in Gallias profecturus accedit... (*Historia Wambae regis*, 10)

Dans un récit aussi circonstancié que l'*Historia Wambae*, les précisions sur les opérations militaires ou sur les rebelles en Vasconie sont presque nulles, un tableau rhétorique occupant le devant de la scène. Déjà visible dans l'*Historia Gothorum* d'Isidore, cette tendance à simplifier les événements concernant la région, conjuguée avec la réitération de quelques clichés, se prolongera chez les chroniqueurs asturo-léonais comme dans les textes carolingiens. À propos du traitement de *Vasco* par les premiers, quelques observations ont été avancées par M. C. Díaz y Díaz, par J. Gil ou par nous-même¹¹². Cette ramification de la problématique outrepassait cependant les limites de la présente contribution.

Conclusion

Au fond, le but de ces pages est d'introduire une nuance ténue mais décisive dans la lecture des textes sur lesquels ont été posés les fondements de l'identité basque au Haut Moyen Âge. Il est certain que les clichés traduisent souvent des réalités en mettant à profit un répertoire d'images et de références littéraires – les critiques suscitées par les outrances de la *Quellenforschung* sont bien connues. L'erreur serait pourtant de croire qu'il en est toujours ainsi, voire qu'il suffit de faire abstraction des ornements littéraires pour saisir ce qui se cache derrière les lieux communs. Autour de *Vasco*, se sont cristallisés au fil des siècles un *topos* et un traitement que l'on peut qualifier de variation très secondaire et limitée du grand thème de la barbarie. Or son intérêt majeur réside dans le fait que point n'a été besoin de barbares pour que, assez tardivement, cet ethnonyme ait revêtu de tels traits. Une explication d'ordre littéraire est en fait plus satisfaisante que les conclusions d'ordre social, économique ou culturel qui ont été tirées de ces textes dans les ouvrages fondamentaux pour l'histoire basque. Prolongeant de vieux mythes historiographiques dont les origines ont été bien analysées¹¹³, les historiens des

¹¹² Díaz y Díaz, *Libros*, p. 11–12 ; J. Gil, J. L. Moralejo et J. I. Ruíz de la Peña, *Crónicas asturianas*, Oviedo, 1985, p. 94–95 ; Larrea, « Obispado », p. 137–141.

¹¹³ J. Juaristi, *Vestigios de Babel. Para una arqueología de los nacionalismos españoles*, Madrid, 1992 ; J. Goyhenetche, *Les Basques et leur histoire. Mythes et réalités*, San Sebastián-Bayonne, 1993.

dernières décennies ont imaginé un monde à part, censé percer dans l'appréciation hostile qu'en avaient une poignée d'auteurs de la Basse Antiquité. Ceci ne tient pas. Or que l'identité historiographique basque ait été involontairement bâtie par Isidore de Séville n'est pas le moindre des paradoxes.

Bien sûr, la Vasconie connaît de sérieux troubles à l'époque des monarchies germaniques : nous n'avons traité ici qu'un aspect d'un problème complexe. Nous avons soutenu ailleurs que le pays est secoué par un mélange explosif de banditisme social, d'aventures politiques de l'aristocratie régionale et d'impitoyables opérations de répression¹¹⁴. Cette contribution veut proposer une réflexion aux historiens, mais aussi aux linguistes qui devront, à nos yeux, chercher ailleurs des réponses à leurs problèmes : dans une analyse comparée de la montée des pouvoirs locaux, phénomène qui, dans d'autres territoires bilingues, a pu parfois permettre à la langue de la population rurale de franchir le seuil de certains espaces de pouvoir réservés jusque-là au latin ; dans l'intensité des échanges matériels et culturels entre l'Aquitaine et les territoires euskariens péninsulaires que l'archéologie a commencé à dévoiler depuis quelques années ; dans la répartition des aires onomastiques au Haut Moyen Âge ; peut-être dans l'étude de la diffusion de certains traits culturels, comme les mythes populaires, dont quelques-uns ont une origine antique évidente...

Être auvergnat dans l'Aquitaine carolingienne... L'identité auvergnate durant le haut Moyen Âge (VIII^e-XI^e siècle)

Christian LAURANSON-ROSAZ

Le thème de ce colloque, « l'identité », est des plus audacieux : au regard de l'époque actuelle, qui voit le retour pernicieux des nations et une inquiétante résurgence des références à l'identité ethnique¹ ; au regard de l'époque qui nous retient, le haut Moyen Âge, dont les spécialistes s'agitent autour de grands débats où la question identitaire est centrale : fusion des ethnies, permanence de la romanité, « mutation féodale »². Époque *fondamentale* que ce

* Professeur à l'Université d'Auvergne (Clermont I).

¹ Sur les phénomènes d'acculturation en général, cf. l'ouvrage de Sélim Abou, *L'identité culturelle : relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1987, rééd. Hachette, Pluriel, 1995.

² Pour la question « ethnique », notamment en ce qui concerne les aristocraties et leur fusion, et pour la permanence de la romanité dans le Midi de la Gaule, voir Michel Rouche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes, 418-781. Naissance d'une région*, Paris, 1980 ; pour les (Wisi)goths en particulier, les actes du colloque de l'I.R.H.T. *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique* (14-16 mai 1990) ; Jean-Pierre Poly, *La Provence et la société féodale, 879-1166. Contribution à l'étude des structures dites féodales dans le Midi*, Paris, 1976 ; *Id.* avec Éric Bournazel, *La mutation féodale, X^e-XII^e siècles*, Paris, 1980, 2^e éd., 1991 ; Patrick J. Geary, *Aristocracy in Provence : The Rhône Basin at the Dawn of the Carolingian Age (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, XXXI)*, Stuttgart, Anton Hiersemann, 1985, et Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1985. Cf. aussi l'ouvrage à paraître de Karl Ferdinand Werner sur la Noblesse du haut Moyen Âge. – Pour l'Auvergne : Jean Schneider, « Aspects de la société dans l'Aquitaine carolingienne d'après la *Vita Geraldii Auriliacensis* », dans *C. R. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, janvier-mars 1973, p. 8-19 ; C. Lauranson-Rosaz, *L'Auvergne et ses marges (Velay, Gévaudan) du VIII^e au XI^e siècle. La fin du monde antique ?*, Le Puy-en-Velay, 1987.

Pour la grande question de la « mutation féodale », outre les nombreux ouvrages du regretté Georges Duby, cf. J.-P. Poly et É. Bournazel, *La mutation féodale, cit. supra* ; Guy Bois, *La mutation de l'an mil. Lournand, village mâconnais de l'Antiquité au féodalisme*, Paris, 1989, et toute la polémique suscitée par cet ouvrage, notamment dans le n° 21 de la revue *Médiévales* (automne 1991). Plus récemment, Dominique Barthélemy, « La théorie féodale à l'épreuve de l'anthropologie (note critique) », dans *Annales ESS*, mars-avril 1997, n° 2, p. 321-341 (d'après l'ouvrage de Susan Reynolds, *Fiefs and Vassals. The Medieval Evidence reinterpreted*, Oxford, Oxford University Press, 1994) et *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ? Servage et chevalerie dans la France des X^e et XI^e siècles*, Paris, 1997. Voir enfin le n° 4 de la revue catalane *Historiar*, 1999, avec notre contribution : « La "mutación feudal" : una cuestión controvertida », à paraître prochainement en français.

¹¹⁴ J. J. Larrea, *La Navarre du IV^e au XII^e siècle. Peuplement et société*, Paris-Bruxelles, 1998, chap. 3.